

La création dramatique chez Romain Rolland dans sa correspondance avec Malwida von Meysenbug

Wolfgang Kalinowski

C'est sa rencontre à Mayence, en 1983, avec Marie Romain Rolland, qui a déterminé Wolfgang Kalinowski à se pencher sur la correspondance entre Romain Rolland et Malwida von Meysenbug. Au terme de longues années de travail, au Goethe et Schiller Nationalarchiv, et à la Bibliothèque nationale de France, aidé par Gudula Kalinowski, il a édité, cette année, cette correspondance. Elle comporte plus de 1 400 lettres écrites entre 1890 et 1903, réparties en 3 tomes.

Pour saluer cette parution qui ouvre des champs d'étude considérables sur les années de formation de Rolland, l'Association Romain Rolland a organisé, le 8 octobre 2016 à la Maison de Rhénanie-Palatinat à Dijon, une journée d'étude consacrée à cette correspondance. Trois intervenants se sont succédés : Wolfgang Kalinowski, Jean Lacoste et Jacques Le Rider, pour trois premières thématiques relevées dans cette correspondance: la création dramatique, la présence de Nietzsche, L'affaire Dreyfus. (NDLR)

Après avoir passé l'agrégation en 1889 (au 8^e rang), Romain Rolland bénéficie d'une bourse qui lui permet de passer deux ans à l'École française de Rome. Il doit y rédiger un mémoire sur le nonce Salviati, légat du pape Clément VII à la cour de François I^{er}. Avant son départ, son professeur d'histoire à l'École normale, Gabriel Monod, l'avait présenté à Malwida von Meysenbug, qui, à l'époque, résidait dans la maison des Monod à Versailles.

Le 20 novembre 1889, Romain Rolland arrive à Rome et il n'hésitera pas à rendre visite à Malwida le lendemain de l'arrivée de celle-ci, le 12 décembre. Qui est donc cette femme, qui a 50 ans de plus que lui ?

Malwida est née le 28 octobre 1816 à Kassel, où elle passe son enfance et une partie de sa jeunesse. En 1834 son père, Carl Georg Philipp Rivalier, homme de confiance et ami du prince électeur de Hesse-Kassel, est anobli par ce dernier, et devient désormais baron à titre héréditaire avec le titre de von Meysenbug. Malwida est élevée dans le palais de la famille par des professeurs engagés par le père. En 1832 la mère déménage avec Malwida et sa sœur à Detmold où Malwida fait la connaissance du jeune théologien protestant, Theodor Althaus. Après la lecture de son livre, *L'avenir du christianisme*, Malwida prend ses distances avec le protestantisme. L'amour qu'elle éprouve pour Althaus est terriblement déçu lorsque celui-ci se marie en 1848 avec une autre femme. Séjournant avec sa mère en 1848 à

Francfort, Malwida assiste en secret aux séances du parlement à la Paulskirche et devient une démocrate fervente.

La mort du père, en 1847, l'oblige à s'occuper de son avenir. En 1850-52, elle étudie à l'école supérieure pour le sexe féminin à Hambourg qui vient d'ouvrir. Elle s'intéresse particulièrement à la pédagogie de Friedrich Fröbel et s'occupe du jardin d'enfants qui fait partie de cette école supérieure. Elle entre en contact avec des révolutionnaires de 48 tels que Carl Schurz et Theodor Althaus. Après un séjour à Berlin en 1852, elle est interrogée par la police en raison de sa correspondance avec des révolutionnaires et s'exile à Londres. Grâce à l'aide du professeur en théologie Gottlieb Kinkel et de sa femme, démocrates exilés eux aussi, elle rencontre le révolutionnaire et démocrate russe Alexandre Herzen qui cherche une préceptrice pour ses enfants, notamment ses filles Natalie (1846-1936) et Olga (1850-1953). De 1853 à 1856 elle s'occupe de leur éducation. Elle doit les quitter en 1856 et fait connaissance en 1857 du révolutionnaire italien Mazzini. Elle collabore avec lui et avec le journal des Kinkel, *Hermann* et traduit des textes russes pour gagner sa vie.

En 1859/1860, elle se trouve à Paris et fait la connaissance de Michelet et de Wagner qu'elle adore et avec qui elle se lie d'amitié. Grâce à lui, elle étudie Schopenhauer dont elle apprécie la philosophie.

En 1861 Malwida assiste avec Olga à Paris aux trois

représentations de *Tannhäuser* qui sont sifflées. En 1862, elle est à Londres avec Olga et Natalie. Mars 1863 : Malwida et les deux jeunes filles sont à Rome, pour un séjour financé par Herzen. Elle y rencontre Ferdinand Gregorovius (1821-1891), l'écrivain et l'historien bien connu. Grâce à lui, elle rencontre Auguste von Stein, avec lequel elle se lie d'amitié et a une correspondance intime. Dans l'hiver 1864-65, à Rome, elle rencontre le peintre Franz von Lenbach et Franz Liszt.

En 1869 paraissent les *Mémoires d'une idéaliste* en langue française. Le 25 août 1870, elle est témoin du mariage de Cosima et Richard Wagner à Lucerne, elle fait quasiment partie de la famille Wagner. Le 6 mars 1873 c'est le mariage de sa fille adoptive Olga avec Gabriel Monod à Florence. Nouvelle rencontre de Carl Schurz et de sa femme près de Partenkirchen en août.

Début 1874 pour des raisons de santé Malwida quitte l'Allemagne et retourne en Italie: Florence, Ischia. Elle reprend ses mémoires en juin. En novembre 1874, elle s'installe à Rome. En 1876, elle publie la première édition des *Memoiren einer Idealistin* en allemand. Premier festival de Bayreuth. Malwida von Meysenbug assiste aux représentations et fait la connaissance de Donna Laura Minghetti. De fin octobre 1876 jusqu'au début mai 1877 elle séjourne à Sorrente avec Friedrich Nietzsche, Paul Ree et Brenner. En octobre 1877 elle élit domicile à Rome, via della Polveriera près du Colisée.

En 1879 paraissent ses *Stimmungsbilder aus dem Vermächtnis einer alten Frau*. En 1885-1889 paraît son roman, *Phädra*, en trois volumes ; pour préparer ce roman elle noue des contacts épistoliers avec le diplomate autrichien Alexander Warsberg qu'elle rencontre en 1887; c'est une profonde amitié qui se termine par la mort de Warsberg en mai 1889 à Venise, mort à laquelle Malwida von Meysenbug assiste. C'est un choc pour elle et elle considère sa vie comme terminée.

Elle passe l'été 1889 avec les Monod à Versailles où Gabriel Monod, professeur d'histoire à l'École normale supérieure, lui présente Romain Rolland, qui vient d'être reçu huitième de l'agrégation d'histoire et qui va passer deux ans à l'École française de Rome. Rolland arrive à Rome le 20 novembre 1889, il rend une première visite à Malwida le 13 décembre ; elle lui signifie qu'il peut venir la voir à toute heure s'il le souhaite.

Rolland ne découvrira la vie de Malwida von Meysenbug que dans les semaines et mois à venir et même plus tard, en lisant les *Mémoires* de Malwida qu'Olga Monod lui prêtera à Paris. Durant les années 1890/91, à Rome, Rolland lui rend souvent visite, lui joue au piano ses partitions favorites (Mozart, Beethoven, Bach), suivies de longs entretiens sur le passé de Malwida von Meysenbug et ses connaissances, notamment Herzen, Mazzini, Wagner, Nietzsche, et d'autres, sans pour autant oublier des écrivains comme Goethe, Schiller et autres classiques que Malwida apprécie parti-

culièrement.

Fin Janvier 1890 commence donc une correspondance entre Malwida et Rolland qui s'écrivent régulièrement chaque semaine et qui ne finit qu'avec la mort de Malwida von Meysenbug le 26 avril 1903 : au total plus de 1 400 lettres, où tous les sujets sont abordés : santé des correspondants, climat et temps, amis communs, musique, littérature, philosophie, politique, civilisation, lieux de séjour pendant les vacances, et l'intérêt qu'on a mutuellement pour la production littéraire ou théâtrale de l'autre.

Cette correspondance de 1 972 pages, on ne peut la présenter dans tous les détails en 45 minutes. Par conséquent je me concentrerai sur deux aspects, les amis de Malwida von Meysenbug et la création dramatique de Romain Rolland.

Dans l'entourage proche de Malwida von Meysenbug, citons Trina, jeune Bavaroise qui entre à son service en 1873 et qui la servira pendant 23 ans comme servante et confidente à la fois. On trouve aussi une jeune italienne, la Cecchi, à laquelle Malwida von Meysenbug dicte la plupart de ses lettres et travaux littéraires et qui lui fait la lecture, étant donné que l'état des yeux de Malwida ne lui permet pas de lectures fatigantes. Romain Rolland la connaît bien et l'appelle la « bouche rouge » dans la correspondance avec Malwida von Meysenbug. Enfin il y a M^{lle} Ditzen qui s'occupe de la santé de Malwida von Meysenbug pendant les vacances de 1897-98. Auguste Stein Rebecchini, qu'elle connaît depuis 1864, est une amie fidèle qui s'intéresse à la philosophie indienne. Mentionnons également donna Laura Minghetti et son mari Marco, dont Malwida von Meysenbug fait la connaissance en 1876 à Bayreuth et avec qui elle est liée étroitement. La Minghetti tient un salon remarquable à Rome où, le dimanche, la société aristocratique et mondaine de Rome se retrouve et où Romain Rolland, introduit par Malwida von Meysenbug, joue du piano (Bach, Beethoven, Wagner). Les Minghetti ont des propriétés importantes en Italie où Malwida von Meysenbug passe plusieurs séjours par exemple à Mezzaratte, près de Bologne.

La fille, que Donna Laura a eue d'un premier mariage, a épousé en 1886 le diplomate allemand von Bülow, ambassadeur de l'Allemagne à Rome en 1893. Ce sont des amis étroits qui lui viennent en aide dans des moments difficiles de sa vie (lors de la mort de Trina en 1896, ou quand un tremblement de terre oblige Malwida à quitter pour un certain temps son habitation) mais avec qui elle passe aussi des Noël ensemble.

Notons aussi la famille Guerrieri. Issue d'une famille allemande de banquiers juifs Emma Hohenemser avait épousé Carlo Guerrieri Gonzaga dont elle avait eu trois enfants, Luigi, Maria et Sofia. M^{me} Helbig est une pianiste russe qui a épousé l'archéologue allemand Wolfgang Helbig et qui habite avec leur fille à la Villa

Lante sur le mont Janicule. Tels sont les amis qui habitent régulièrement Rome et dont Romain Rolland a fait la connaissance entre 1890/1891.

Quant aux amis et connaissances qui rendent plus ou moins souvent visite à Malwida von Meysenbug, mentionnons le frère d'Alexandre Warsberg, le comte Rudolf Graf Hoyos, le comte Lanckoronski, tous les deux amis de Warsberg, Wulf – un jeune Livonien qui a un an de plus que Romain Rolland, et dont il a fait connaissance, Cosima Wagner avec ses enfants, la comtesse Blandine Gravina, Daniela von Bülow, et Isolde, Eva et Siegfried.

Je continue la liste avec la famille Monod : Gabriel Monod – professeur d'histoire de Romain Rolland à l'École normale, sa femme, Olga, et leurs enfants, Edouard, Germaine et Jeanne. Il faut noter aussi Natalie Herzen, Sacha Herzen et sa fille Alghina et, pour terminer cette liste, les Funck-Brentano, notamment la fille, Claudine, qui habitent à Paris et enfin l'ami de Rolland, André Suarès, à Marseille, pour l'avenir duquel Malwida von Meysenbug se fait de grands soucis et qui occupe une place éminente dans leur correspondance.

Je reviens donc à cette année 1890. Déjà en mars 1890 Malwida von Meysenbug appelle Rolland « son ami » et c'est à partir de là que leur amitié inaltérable commence. Une amitié qui connaît pourtant trois grandes crises.

Rolland avait rencontré chez Malwida von Meysenbug, au mois de mars ou d'avril 1890, la jeune Sofia Guerrieri et en était tombé amoureux. C'est fin mai que Malwida von Meysenbug s'en aperçoit et ce sont des lettres où chacun des deux correspondants reproche à l'autre un manque de confiance, leur amitié est près d'être rompue lorsque les deux se rendent compte de la valeur de cette amitié. Romain Rolland a en plus compris que c'est un amour malheureux étant donné que Sofia n'a que 15 ans, lui 24, et que son avenir professionnel est incertain.

La seconde crise se situe plus d'un an après : c'est le 13 avril que Romain Rolland est invité chez les Bréal. Le père est professeur au Collège de France et le premier linguiste de France. Né à Landau dans le Palatinat, de famille juive, scolarisé en France, il passe l'agrégation en 1857 et fait des études de linguistique chez Franz Bopp à Berlin. Il épouse en 1867 Henriette Bamberger, de Mayence, issue d'une famille de banquiers. En 1870 naît leur fille Clotilde. La mère meurt en 1890. Rolland et Clotilde s'aiment et c'est début juillet qu'il découvre son secret à Malwida von Meysenbug, qui séjourne chez les Monod à Versailles. C'est presque la rupture : Malwida von Meysenbug avait demandé en 1891 à Romain Rolland de faire faire son portrait en médaillon par Claudine Brentano, espérant peut-être en secret qu'il pourrait en résulter une amitié entre eux. Or, en juillet 1892, elle reprend des mains de Claudine ce médaillon et écrit dans une longue lettre du 11 juillet à Rolland :

Non, je sens que c'est parfaitement fini ; que je ne puis plus rien pour vous, comme je ne puis plus rien pour personne ; car aussi l'éducation de ces enfants que j'aime, est si différente de mes désirs. Donc, ma mission sur la terre est finie ; c'est trop demander de devoir toujours encore donner, donner sans rien recevoir et sans obtenir aucun résultat pour le bonheur des êtres qu'on aime. Il ne me reste rien qu'à me retirer dans un coin sous le ciel bleu et d'y attendre la fin du rêve et la réunion à cette grande unité d'où sont sortis les héros et les génies. Le seul désir qui me reste, ce serait d'y entendre encore jusqu'au dernier jour, la musique de Beethoven, mais cela ne se peut pas, donc il n'y a que le ciel bleu. Adieu donc, cher ami, je ne cesserai jamais de faire des vœux pour votre bonheur quoique cela aussi soit impuissant, mais c'est un besoin du cœur. Le médaillon aussi me rend triste ; c'est comme le cadavre de quelqu'un qu'on a profondément aimé. Il ne me fait plus aucun plaisir

Malwida von Meysenbug sait bien que Romain Rolland, avec Clotilde comme femme, aura une autre confidente intime et qu'elle ne jouera plus un rôle exclusif. Elle assiste au mariage qui a lieu le 31 octobre 1892 à Paris. Mais elle se trompe. Romain Rolland continuera leur correspondance comme elle en avait l'habitude. Malwida von Meysenbug restera une conseillère et confidente de premier ordre.

Quand l'affaire Dreyfus éclate en janvier 1895, Malwida von Meysenbug se range bientôt du côté de Gabriel Monod qui, ayant comparé l'écriture de Dreyfus avec celle du bordereau, en tire la conclusion que Dreyfus est innocent. Romain Rolland est plus prudent :

Pour ma part, je n'ai pas d'opinion à l'égard de Dreyfus, et l'examen des écritures m'a moins convaincu de son innocence, que M. Monod.

Au fur et à mesure que l'affaire progresse et qu'on prend conscience des manipulations commises par l'armée, les services secrets et la justice, Malwida s'attaque à ces autorités que Rolland défend. Ce n'est qu'avec la pièce de Romain Rolland, *Les Loups*, qui est représentée en 1898 et dans laquelle il traite le problème en le transposant en 1792 dans Mayence occupée par les troupes de la Révolution, que cette controverse trouve sa fin.

Venons-en à la création dramatique chez Rolland.

Orsino : À la suite de son amour malheureux de 1890 Romain Rolland compose en septembre 1890 son *Empédocle* et par la suite *Orsino*, pièce de théâtre ayant pour cadre la Renaissance et l'amour entre un *condottiere* et une comtesse, sœur du seigneur pour lequel il combat et qui cherche à le détruire. Le drame se termine de façon tragique pour les deux amants. La pièce est terminée en janvier 1891. Malwida von Meysenbug comprend le génie littéraire de Romain Rolland, qui ne veut point suivre une carrière dans l'enseignement mais devenir écri-

vain. Malwida von Meysenbug réussit à convaincre Gabriel Monod de lire la pièce et de la présenter à l'acteur Mounet-Sully pour que celui-ci soumette la pièce à la Comédie-Française.

Le 10 février 1891 Romain Rolland lui écrit :

Disposez d'Orsino à votre gré. Il est à vous ; il est vôtre. Si j'osais, je vous en offrirais même la dédicace. Mais cela n'en vaut pas la peine.

Dans l'été 1891 Romain Rolland revoit *Orsino* et corrige son texte. Le 25 septembre, il rencontre Mounet-Sully, qui a une bonne impression de la pièce mais demande des corrections. Discussion avec Malwida von Meysenbug sur les changements à faire. Malwida von Meysenbug donne *Orsino* à M^{me} Minghetti qui se trouve à Paris. Celle-ci en est enthousiasmée :

J'en ai été impressionnée au-dessus de tout ce que j'avais pensé. Remerciez-le de l'immense plaisir que j'en ai eu. J'ai lu le manuscrit sans pouvoir le quitter. Il y a une vraie puissance de création de caractères, fortement dessinées, se mouvant librement dans une action conduite [d'] étonnement, plein de jeunesse et rien de morbide etc.

Mounet-Sully soumet la pièce au lecteur de la Comédie-Française, qui, après l'avoir lue, la refuse. Malwida pense à une traduction pour promouvoir la pièce dans les pays de langue allemande. C'est à partir du 20 décembre qu'elle entreprend la traduction avec la Cecchi à laquelle elle dicte tous les matins de 10 heures à midi. S'agissant des changements à faire Rolland écrit le 22 janvier 1892 :

Coupez à votre gré dans Orsino, je vous prie ; je n'y attache d'autre importance que d'avoir vécu en lui ; d'avoir vécu plus en lui que je ne vivrai peut-être dans aucune autre de mes œuvres.

Le 10 mars 1892, Malwida von Meysenbug a fini la traduction. Elle l'écrit à Romain Rolland :

Hier, j'ai fini la traduction d'Orsino et je vous assure que non seulement la bouche rouge, mais moi, j'étais profondément émue de la fin, qui est si grande, si simple, si noble et psychologiquement si vraie, que je la mets à côté des plus grandes œuvres dramatiques. Non, je ne dis pas cela pour vous faire plaisir. Je connais maintenant le drame presque par cœur et je le trouve encore mille fois plus beau qu'au commencement. Si j'étais intendant d'un théâtre, je le donnerai[s] en entier et je suis sûre que cela produirait le plus grand effet.

Tous les efforts de Malwida von Meysenbug pour faire publier ou jouer *Orsino* restent sans résultat

Les Baglioni : c'est vers le 8 avril 1891 que Romain Rolland a une première idée de cette pièce. Il réunit des notes et c'est début août que Malwida von Meysenbug en lit plusieurs scènes et discute certains points avec Romain Rolland. Elle le presse de finir sa pièce :

Mais en tout cas il faut achever la pièce, ce sera un chef-d'œuvre et grand comme un chant d'Homère. Début octobre elle reçoit deux actes et elle lui écrit : Je crois aussi à cette vitalité absolue des personnes d'un drame qui forcent l'auteur de les incarner telles qu'elles sont. Toute la puissance du génie créateur est dans cette soumission sous une force majeure. Et c'est pour cela que vous ne devez pas abandonner la Renaissance qui vous réserve encore tant de magnifiques sujets, que vous devez retrouver la force de peindre dans toute leur terrible grandeur et tout leur charme infini. Que vous en êtes capable, les deux actes des Baglioni que je connais, me le montrent. Quelle tâche plus belle que de faire revivre ces fortes natures dans notre temps de faiblesse.

Le 17 octobre Romain Rolland lui écrit :

Dans ma pensée, Les Baglioni n'ont pas tant une valeur d'œuvre d'art qu'une valeur d'exercice dramatique, de discipline intellectuelle, en vue d'une œuvre d'art. – Vous remarquerez facilement que les personnages n'ont pas une individualité comme ceux d'Orsino ; leur langage surtout n'est pas conforme à la stricte vérité des caractères vivants. – L'ensemble n'a pas non plus l'unité d'Orsino. – Mais c'est une tentative, un effort préparatoire, en vue d'un double objet. J'ai été constamment tourmenté dans ce travail par deux idées : l'idée du drame populaire ; et l'idée du drame antique. — De là une certaine incohérence, et un certain manque de vérité parfois, dans un drame, qui est plutôt une suite d'esquisses et d'essais, qu'une œuvre proprement dite. – J'ai aussi voulu voir si le système de tableaux successifs, à la Shakespeare, me convenait mieux que le système d'actes tout d'une pièce, à la mode de France. Au point de vue théâtral, je trouve le système français bien préférable. Je trouve même que c'est du plus grand art. La rigoureuse discipline des "trois unités" (lieu, temps, intérêt) imprime un caractère factice aux œuvres médiocres ; mais en revanche, elle donne plus d'énergie, de simplicité, de concentration, et de pureté aux pensées fortes et profondes.

C'est vers le 22 octobre 1891 que Romain Rolland envoie *Les Baglioni*, à Versailles où Malwida von Meysenbug réside encore. Le 21 octobre il voit à la Comédie-Française *Œdipe* avec Mounet-Sully dans le rôle principal et il en est enthousiasmé. Il écrit à Malwida von Meysenbug :

Déchirez Les Baglioni. Quel enfantillage inepte ! Pourtant Malwida von Meysenbug lui répond : Mais ne me dites rien contre Les Baglioni ; je les ai lus, c'est grand et beau ; peut-être qu'on peut encore renforcer par-ci par-là, surtout pour Atalanta, la grandeur brutalement tragique des mouvements isolés, mais le tout est très beau, c'est l'esprit antique dans une forme moderne.

Par la suite Romain Rolland discute avec Malwida von Meysenbug des critiques formulées par sa famille. Enfin il lui écrit le 8 novembre 1891 :

Puisque j'en suis sur ce sujet, j'ajouterai qu'Orsino est la

personnification de la Renaissance du XVI^e siècle, et que Les Baglioni sont la fin de la Renaissance. Astorre a des mélancolies, comme en eut Michel-Ange. J. Paul est un Lionardo, rongé de scepticisme. Simonetto, un Orsino réduit, seulement fait pour l'action. Un sentiment chrétien fait son apparition dans l'âme héroïque d'Atalanta, qui est encore de l'ancienne génération des femmes viriles de la première Renaissance, mais qui voit les temps nouveaux.

Gabriel Monod, après avoir lu la pièce donne un avis positif. Il dit de Romain Rolland : *Sans nul doute, c'est un génie créateur puissant.* Mounet-Sully apprécie lui aussi *Les Baglioni* et les présente enfin au deuxième lecteur de la Comédie-Française, Lavoix. Le 13 avril 1892, Romain Rolland a la réponse : c'est aussi un refus.

Niobé : Début janvier 1892, Romain Rolland a l'idée d'écrire un drame antique : *Niobé*. L'idée se précise au mois de janvier. À la mi-février il a fini une première rédaction. Fin février il envoie la pièce à Malwida von Meysenbug. Le 3 mars, elle lui répond :

Ah mon ami, je pleure de joie et de tendresse, je viens de lire Niobé ! Et vous dites que ce n'est pas grec ! Cher, cher, vous êtes un Grec ; vous y avez vécu un jour ; peut-être [que] vous étiez un des fils de Niobé, qu'Apollon a réveillé pour lui faire voir encore sa douce lumière et pour chanter de nouveau sur la terre le grand, le vrai mystère des lois éternelles, et le triomphe divin de l'harmonie qui est au fond de l'être et qui apaise les orages et les tourments de la passion aveugle. Oh ami, vous êtes un poète !

Malwida fait lire la pièce au comte Lanckoronski qui en est charmé mais fait aussi quelques critiques. Une discussion s'engage entre Romain Rolland et Malwida von Meysenbug sur certains aspects de *Niobé* et sur les corrections qu'il lui demande de faire. Malwida fait faire une copie par la Cecchi et lui écrit :

Je viens de finir à¹ parcourir la copie de Niobé par bouche rouge. Oh cher ami, c'est comme un adagio de Beethoven, cela répand un calme divin dans l'âme et on voudrait s'endormir avec Niobé. Il y faut absolument de la musique, c'est déjà comme ça de la musique et de le voir représenté dignement, devrait être une impression fascinante et semblable à celle de Parsifal, pour mon âme païenne, peut-être encore plus divinement calme.

Malwida fait lire *Niobé* à son amie M^{me} Rebecchini qui en est enthousiasmée. Malwida von Meysenbug est d'avis qu'il faudrait faire imprimer *Niobé*, peut-être dans la *Revue Bleue*. Rolland refuse, il n'est pas content de *Niobé*, et, dans les deux années qui suivent, il améliore la pièce, qui est présentée au lecteur de la Comédie-Française, Cadol, qui en fait un rapport élogieux et la propose à la lecture devant le Comité du Théâtre. Mais ce dernier

trouve que la pièce est irréalisable sur la scène et trop grecque.

Caligula : En avril 1892, Romain Rolland annonce la création d'une nouvelle pièce, *Caligula*. Fin avril le plan de la pièce est fait, il commence à y travailler mais c'est un travail pénible. Début juin il écrit à Malwida von Meysenbug :

Caligula m'épouvante ; jamais je n'en viendrai au bout. Pourquoi ai-je pris un sujet aussi diabolique ? Il y a de quoi devenir fou comme lui. Et le 12 juillet il lui écrit : Mon amour romain fit Orsino. Le néant de cet amour fit Les Baglioni. Le vide de cette année inspira Caligula. – Caligula, j'espère, ne sera pas terminé.

En janvier 1893 il reprend la pièce, qu'il a finie le 20 juillet 1893. Malwida von Meysenbug, qui séjourne pour la dernière fois à Versailles, reçoit la pièce le 29 juillet. Elle est enthousiasmée :

Cher ami, je suis sous l'impression de Caligula, qui a été puissante. C'est terriblement beau comme une pièce d'Eschyle ou de Shakespeare, j'en ai frémi jusqu'au fond de l'âme.

Caligula ne sera ni joué sur la scène ni imprimé.

Le Siège de Mantoue : Début de janvier 94 Romain Rolland commence une nouvelle pièce, *Le Siège de Mantoue*. Mais le travail avance difficilement car Rolland doit copier ses thèses (*Les Origines du théâtre lyrique moderne* et *L'Histoire de l'opéra avant Lulli et Scarlatti*). Le 4 juillet 1894 la pièce est terminée, Malwida von Meysenbug la reçoit le 19 juillet et envoie des remarques précises qu'elle élargit le 9 septembre après une seconde lecture. Romain Rolland en tient compte. Après avoir lu la version corrigée, Malwida lui écrit :

Le Siège est une œuvre d'une grande beauté et qui m'a profondément émue, c'est d'une profonde vérité comme peinture de la vie bourgeoise de ces villes libres d'Italie, de ces caractères honnêtes et pieux, allant avec une simplicité touchante au sacrifice de la vie pour le droit et la patrie, mais il y a deux choses qui ne me sont pas tout à fait sympathiques, comme je vous l'ai déjà dit, c'est le caractère d'Ariane et la scène de la mort d'Olivier par Ranuce.

Le Siège de Mantoue ne sera jamais joué sur scène, ni imprimé, malgré les tentatives de Romain Rolland.

Saint-Louis : En octobre 1893 Romain Rolland pense à faire un *Saint Louis*. Ce n'est que fin octobre 1895 que Malwida von Meysenbug reçoit la pièce. Elle lui répond le 7 novembre 1895 :

1. Sic

L'impression a été très profonde, m'a donné et me donne toujours encore beaucoup à penser, mais je n'en ai pas été saisie quasi électriquement comme pour les autres et aussi cela me paraît beaucoup plus l'œuvre de la réflexion que de l'inspiration spontanée comme les autres. Peut-être pour cela sous certains rapports c'est même plus parfait, il y a une grande unité dans l'ensemble, chaque détail représente l'idée unique sous d'autres formes, et ici de nouveau, comme dans la plupart des autres, vous avez un don merveilleux de dessiner l'âme du peuple ; cet enthousiasme aveugle d'une foi mêlée de superstitions, d'élan héroïque et de découragement, presque de lâcheté, est profondément vrai, vous avez deviné là la nature dans toutes ses manifestations ; moi, qui ai vu beaucoup du peuple dans les grandes émotions, je m'étonne toujours de la grande puissance que vous avez et dont je ne connais que deux des plus grands qui l'ont également : Shakespeare et Goethe.

Ensuite il y a, comme toujours, une discussion sur les personnages et scènes de la pièce.

Le 25 novembre Romain Rolland lui écrit :

Je suis si content que Saint Louis vous fasse plaisir. Je voudrais tant arriver à exprimer tout ce que j'ai en moi, et à entraîner vers Dieu ceux que j'aime, et les autres aussi. Je suis très conscient de mes défauts ; malheureusement, pour y remédier, il me faudrait plus de loisir que je n'en ai ; car même ce cours à l'École normale me donne bien plus de travail que je ne pensais. ... Faites tout ce que vous voudrez de Saint Louis ; je vous laisse toute liberté, et vous remercie tendrement.

Quant à représenter *Saint Louis* sur la scène, Romain Rolland n'y pense plus. Pour la publication, Romain Rolland contacte, en mars 1896, *La Revue de Paris*. Grâce à l'intervention de Monod le *Saint Louis* est reçu au journal. Mais la publication traîne. *Saint Louis* paraît enfin les 1^{er} et 15 mars 1897. Malwida von Meysenbug le fait circuler parmi ses connaissances qui le louent unanimement, y compris un petit-fils de Schiller.

Savonarole et Jeanne de Piennes : Dès janvier 1896, Romain Rolland pense à un *Savonarole* et à une *Jeanne de Piennes* qu'il veut écrire parallèlement. Il commence son *Savonarole*, mais ne fait que quelques scènes sans le terminer. Romain Rolland en revanche travaille à *Jeanne de Piennes* et espère, en juin 1896, finir avant la fin du mois. Le 15 juillet, il prévoit de l'envoyer à Malwida. Le 29 juillet Malwida von Meysenbug reçoit le manuscrit de la main d'Olga Monod. Après la lecture, elle lui écrit le 7 août :

J'ai lu Jeanne de Piennes et ce matin je l'ai commencée pour la seconde fois avec Olga. Je vous dirai d'abord mon impression générale : je trouve que, sous le rapport artistique, c'est ce que vous avez fait de mieux ; c'est encore un grand progrès même sur Saint Louis. Il y a une unité de coloris, une fermeté de dessin dans les caractères, un

charme de vérité historique, qui sont tout à fait parfaits.

Par la suite, elle discute la pièce et lui fait des propositions pour des changements.

Et Gabriel Monod, qui lit la pièce le 24 août : *C'est très remarquable ! C'est ce que j'ai lu de mieux de Rolland !*

Romain Rolland envoie un manuscrit au théâtre de l'Odéon, un autre à Brunetière de la *Revue des Deux Mondes*). Malwida von Meysenbug réussit même à faire passer un exemplaire à la fameuse actrice, La Duse, qui répond à Romain Rolland qu'elle est trop âgée pour jouer le rôle principal. En fin de compte, la pièce ne sera jamais jouée.

Aërt : Le 30 mars 1897, Romain Rolland envisage une nouvelle pièce, *Aërt*. Le 14 avril, il est presque au bout de son drame. Le 16 juin, il le termine provisoirement. Le théâtre de l'Œuvre envisage de le jouer et c'est en mars 1898 que Romain Rolland recherche des acteurs qualifiés pour la pièce. Elle est représentée le 3 mai 1898 et Romain Rolland raconte à Malwida von Meysenbug d'une façon détaillée la soirée de la représentation et, le lendemain, les rapports dans les journaux. C'est un succès. Malwida reçoit la pièce une semaine après. Elle reçoit la version publiée en novembre et en distribue des exemplaires à ses amies.

Les Loups : Au moment de l'affaire Dreyfus et de la condamnation de Zola, le 23 février 1898, Romain Rolland écrit en peu de temps une pièce *Morituri te salutant* (ou *Les Loups*) dans laquelle il transpose le fond de cette affaire dans Mayence occupée par l'armée de la Révolution en 1792. La pièce est jouée au théâtre de l'Œuvre le 18 mai 1898. C'est un scandale, dreyfusards et antidreyfusards s'affrontent pendant la représentation, mais c'est un succès. Malwida reçoit le livre seulement le 6 janvier 1899 mais elle ne discute plus comme autrefois la pièce.

Le Triomphe de la Raison : Romain Rolland travaille dès février 1899 à une nouvelle pièce, *Le Triomphe de la raison*. Il écrit :

Un des travaux les plus ingrats que j'aie en ce moment, est Le Triomphe de la Raison, que je refais autrement, après l'avoir fini. C'est plus difficile pour moi que d'écrire une autre pièce ; car il faut changer la forme de la pensée, pour voir des personnages et des situations autrement qu'on ne les a vus d'abord.

Romain Rolland espère que le Théâtre de l'Œuvre pourra donner *Le Triomphe* à la fin de mai 1899. Dans sa lettre du 15 juin 1899 Malwida réclame la pièce : *Autrefois vous ne faisiez pas tellement attendre*. Début octobre, Romain Rolland pense lui envoyer la pièce fin octobre.

Il la lui envoie enfin début novembre. Malwida lui répond dans une lettre du 21 novembre :

J'ai fini de lire le drame et je peux dire en parfaite vérité que je le trouve complètement beau. C'est certainement pour l'ensemble le meilleur que vous avez fait. Je craignais, avant d'avoir lu le troisième acte, que le premier, étant tellement à sensation, tuerait les autres, mais ça n'est pas ; le troisième rétablit l'équilibre et le second reste supérieur pour les penseurs. On pourrait vous reprocher que vous avez un peu trop peu mis en avant le beau côté, l'élan sublime de la révolution, avec ces deux hommes seuls, mais la réalité était comme ça ; ce n'est que trop vrai ; la bestialité de la nature humaine prend le dessus sur l'idéal et vous avez très bien et finement mêlé dans le troisième acte une sorte d'innocente naïveté à la gaieté grotesque de la foule qui est certainement très vraie. La petite fille est aussi charmante de vérité, certainement pas très flatteur pour le sexe féminin, mais si naturelle et tout à fait aimable pour la fin où l'amour triomphe même de la peur de la mort.

Danton : En décembre 1898 Romain Rolland a commencé à composer une nouvelle pièce de la série révolutionnaire : *Danton*. Le 6 janvier, Malwida von Meysenbug s'impatiente de le lire elle insiste à nouveau le 3 février. Finalement *Danton* est joué le 18 mars par les étudiants de l'École normale. Romain Rolland fait à Malwida von Meysenbug le compte rendu de la représentation mais il ne peut lui envoyer les manuscrits de *Danton* et du *Triomphe* puisqu'il n'en a pas de double et qu'il en a besoin. Le 17 décembre 1899 Romain Rolland lui envoie un numéro de la *Revue d'art dramatique* dans lequel le *Danton* (première partie) est publié. Elle répond :

*Votre Danton m'intéresse extrêmement, je crois que je préférerais encore au Triomphe, reste à voir la continuation. Mais voilà des pièces pour le théâtre populaire, il ne faut pas traiter les peuples en petit écolier, il faut faire appel à son âme, lui donner de fortes émotions, mais qui l'ennoblissent et l'élèvent, car il ne s'agit pas de descendre vers lui, mais de l'élever auprès de nous. Je crois que Shakespeare a pensé de même. Le 16 janvier Malwida von Meysenbug reçoit la seconde partie : *Je crois vraiment [que] ce sera ce que vous avez fait de mieux jusqu'ici ; c'est si viril, si achevé, juste ce que je demande d'un drame, surtout d'un historique, que ce soit comme un organisme qui se développe par sa loi intérieure, non par une volonté extérieure, par quelque chose de plus ou moins conventionnel. C'est ainsi que je considère les drames de Shakespeare...**

Le 14 Juillet : Le 12 octobre 1899, Romain Rolland informe Malwida von Meysenbug que sa nouvelle pièce, *Le 14 Juillet*, est en bonne voie. Il espère la finir dans quinze jours. Il la trouve beaucoup plus populaire que les autres pièces. Le 18 janvier 1901, il est en train de la finir. Le 31 décembre il lui écrit que Péguy publiera *Le 14 juillet* en 1902 dans *Les Cahiers de la Quinzaine*. La

pièce est jouée le 22 ou 23 avril 1902 au théâtre de Gémier. Rolland en donne un compte rendu :

Deux mots seulement pour vous dire que Le 14 Juillet a très bien réussi. Le soir de la première, il y a eu trois ou quatre rappels après chaque acte ; et depuis, aux représentations où j'ai assisté, il en est de même. J'étais hier dimanche, en matinée, dans les places d'en haut, et j'ai pu voir combien la pièce portait sur le public populaire. La critique a été partagée. En général la politique a divisé les appréciations en deux camps : nationalistes, presque tous hostiles ; et républicains et socialistes tous favorables. Le plus enthousiaste est Catulle Mendès au Journal. Le plus ennemi, Munefeld à L'Echo de Paris. Mais dans l'ensemble, on peut dire que la presse est bonne pour l'auteur et le théâtre.

Le 3 avril Malwida von Meysenbug lui écrit à ce sujet :

J'ai lu Le 14 Juillet et j'en suis profondément émue et satisfaite. C'est certainement ce que vous avez fait de plus parfait ; je ne dirai pas de plus poétique, car il y a d'autres, qui ont encore plus de poésie ; mais ici il y a toute la poésie de la réalité la plus absolue, qui consiste dans une idée sublime qui traverse et agite, pour un moment comme un éclair, les masses jusque-là inertes et aveugles et les rend capables d'actions héroïques et de décisions qui changent les destinées du monde. C'est surtout dans le troisième acte que cela se manifeste d'une manière écrite de main de maître, dans ce changement qui s'opère de l'âme des Invalides à l'approche du peuple, de leurs égaux, de leurs frères et qui leur fait comprendre d'un coup ce que c'est que l'absolutisme et ce que sont les droits humanitaires des opprimés. C'est très beau et très original cette fin. Un autre aurait fait là un coup de théâtre en laissant tomber la Bastille en ruines.

Mais Malwida von Meysenbug lui fait aussi une petite critique. Tout compte fait, c'est un succès théâtral qui, pour la première fois, rapporte à Romain Rolland de l'argent.

Le Temps viendra : En janvier 1902 Romain Rolland se met à écrire une pièce sur le Transvaal (la guerre des Boers). Il espère finir cette pièce (*Le Temps viendra*) début mars. Le 3 octobre, il envisage de la publier dans les *Cahiers de la Quinzaine*, où, selon lui, elle paraît dans le numéro du mois de mars 1903. La lettre date du 3 mars 1903. Malwida, déjà très malade, ne verra plus cette pièce, elle mourra le 26 avril 1903.

octobre 2016

Wolfgang Kalinowski, a enseigné le français à Mayence. Il a été président de la commission pour la promotion de la langue française à l'Amicale Rhénanie-Palatinat-Bourgogne et a fondé le Prix Jean-Christophe. Il a édité en 2016 la correspondance Malwida von Meysenbug-Romain Rolland. Pour commander la correspondance, s'adresser à wolfgang.kalinowski@freenet.de.